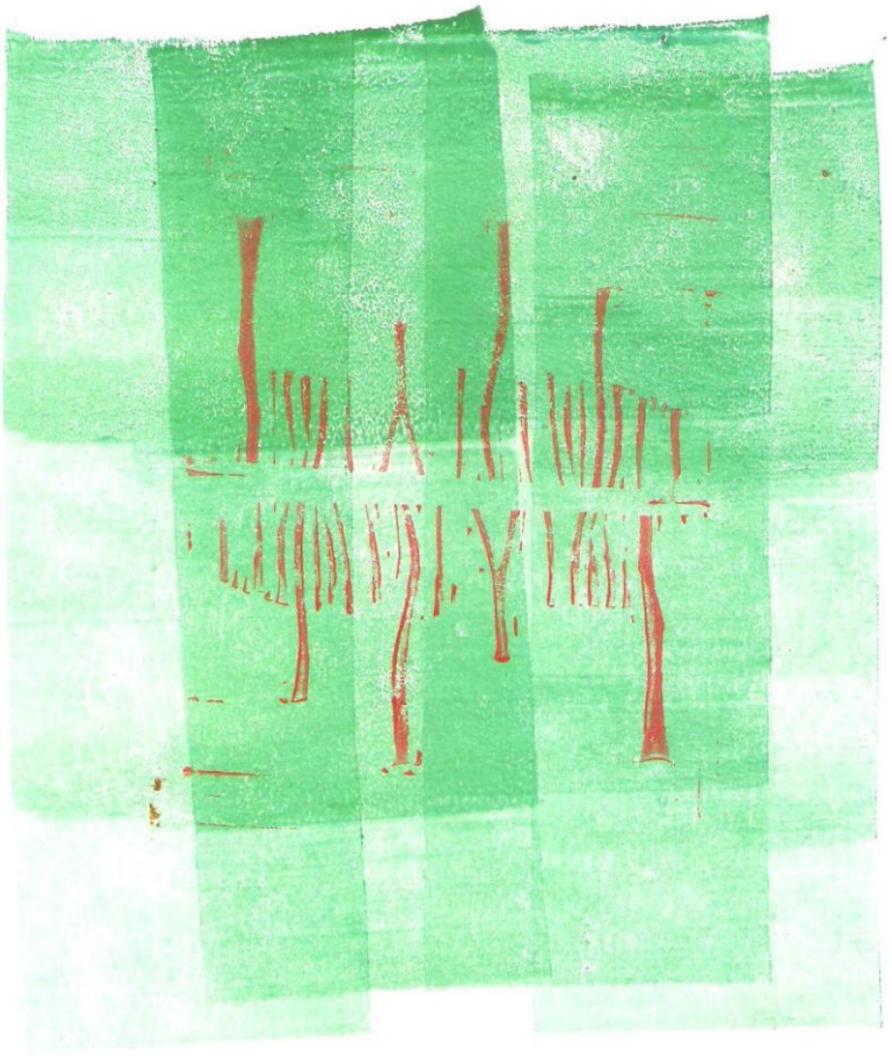


La forêt dedans

Roméo Bondon

2021





On aurait dit une danse dans les bois.

Une façon de nœud d'abord, pour contrer le froid. Le claquement des portes qui fait relief dans la brume ; de la nourriture sur la tôle d'un capot : voici qu'on se rapproche et discute et s'amuse des mêmes choses que d'habitude – c'est ainsi que la camaraderie prend sens, par la répétition.

Puis, une carte sort de l'intérieur d'une veste et un doigt sûr montre sur celle-ci les tâches à effectuer. En ce jour, on s'en va marquer des arbres – il convient de savoir lesquels et de comprendre pourquoi. Un mot existe pour le dire avec plus de précision, et le mot dit aussi l'instrument dont on se sert. En ce jour, donc, on s'en va marteler un morceau de forêt.

Il y a là des travailleurs qui vont au bois. Les cinq que l'on a dit et un de plus. Ce dernier passe seulement, mais salue. Il tire chaque jour les troncs que les bûcherons

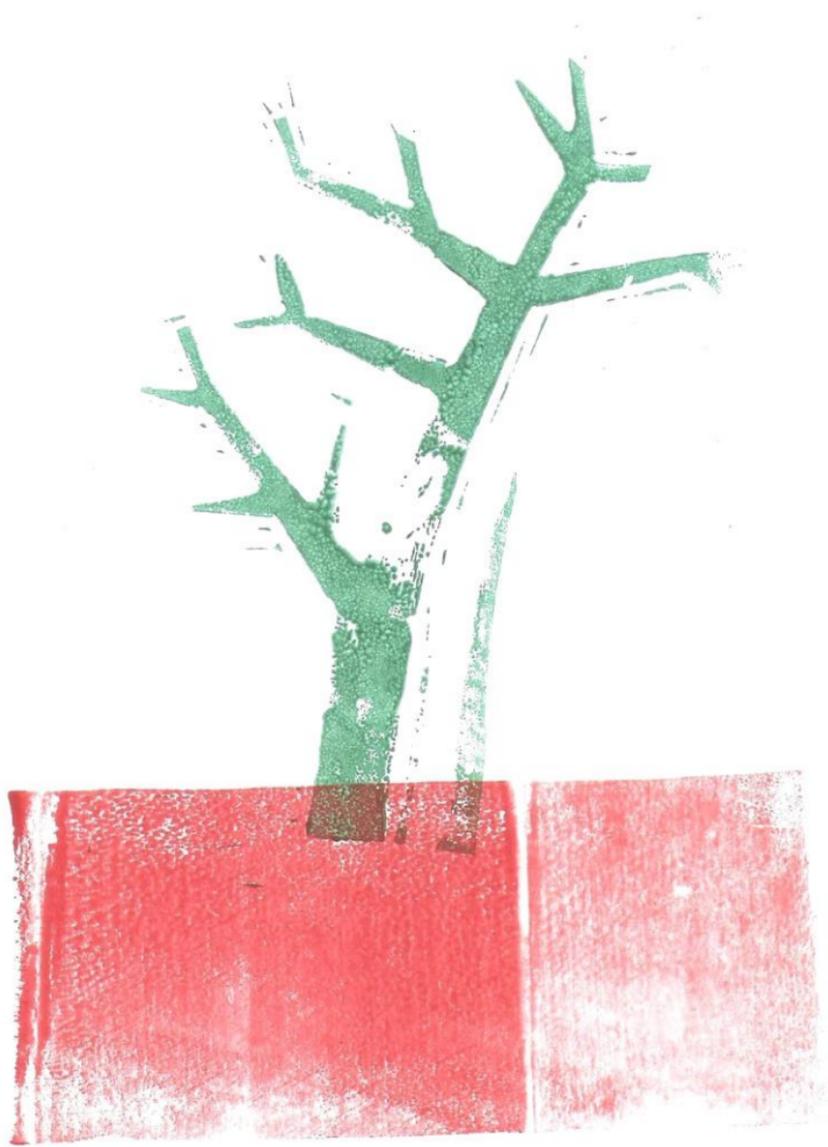
mettent à terre. De lui j'ai écrit dans un carnet : *homme grand, taille forte, casquette, visage rond, chaussures rigides*. Cinq et un de plus et puis un chien qui fouille et court dans tous les sens. Un berger noir et blanc. Il accompagne celui qui tient la carte et mène la journée. Enfin, il y a un observateur qui ne sait trop comment saisir ce monde. Mains dans le dos, démarche empruntée, questions posées du bout des lèvres.

On replie la carte et la range. Une ligne qui se dit *virée* prend forme et les points qui la constituent échangent remarques et regards. Au signal, la ligne s'élançe et chacune de ses parties s'anime indépendamment des autres. La ligne est déformée et faite d'angles car les pas ont un rythme inégal. Certains vont d'un arbre au suivant sans dévier leur course ; d'autres héritent d'une trajectoire où les pierres entravent, où les troncs sont au sol plus qu'en hauteur.

Voici que l'on peigne à plusieurs une parcelle de forêt – car oui, c'est, d'une borne à l'autre, en peigne qu'on y passe. J'ai pu dire qu'il s'agissait d'une danse, en cela qu'elle est chorégraphiée : les gestes ont été maintes fois répétés et, même, on s'échauffe avant de les refaire (l'un agite ses bras en cercle pour les réveiller). Chacun fait

preuve de lenteur pour traverser l'espace. On regarde successivement les troncs, à hauteur de visage, puis en l'air pour voir la tenue des feuilles ou des aiguilles. Enfin, les yeux vers le sol. On s'empare de l'outil, ce marteau qui marque et donne le nom de ce que l'on observe ; par deux fois, on enlève du tronc un peu d'écorce ; puis on appose le tampon qui dit *État* et *forestier* en même temps.

Démarches et attitudes sont connues de tous. On sait celui qui frappe fort sur les troncs – alors faire le coup moindre afin de compenser, dit à voix basse un autre. On sait que certains font attention aux traces qui disent les petites bêtes sur les fûts et qui rendent la forêt malade, comme on sait que d'autres préfèrent celles apposées par les grands animaux dessus le sol. On sait que parmi ces bêtes-là, il y en a que les jeunes pousses attirent et l'on constate les rameaux sectionnés jusque haut. On me dit : le lièvre coupe d'un trait clair ; cerfs, biches et faons bien plutôt arrachent. Tout le monde autour le sait : mais il faut pourtant le rappeler encore car c'est là une affaire importante.



Elle dit qu'elle n'a pas noté le même jour mais que ça n'est pas grave : l'imprévu aide à choisir. Elle dit beaucoup de choses qui ne sont pas celles que j'attends. Mais bien peu à attendre, finalement. Suivre et écouter, seulement.

Elle dit que les animaux éduquent, donnent à voir les choses autrement. Je pense un instant au géographe fort en barbe – barbu, comme un lieu qu'on s'en ira voir – qui aimait égalité et liberté d'un seul tenant, qui travaillait tout le jour à la description du monde, qui a tenu une arme un jour pour défendre une ville qu'on appelait commune avec une majuscule. Un géographe, enfin, qui ne mangeait pas les bêtes, car ces bêtes-là instruisent et font exemple aussi bien que n'importe quel bipède. Sur ce point, la femme et le géographe sont deux êtres proches.

Je suis venu la voir car elle dit que les arbres disent. Que pour bien entendre, cependant, l'écoute ne suffit pas. Que c'est perception et sentiment et tout couleur mieux que découpe et cubage. Que les mots qui font

science sont utiles mais qu'ils n'épuisent pas le sens – et que pour elle, le sens est venu avant les mots. Se mettre dans ses pas, donc, pour mieux comprendre son propos.

On s'arrête à la lisière. Elle dit qu'il faut demander la permission avant d'entrer. Demander, c'est-à-dire se taire un moment et faire le noir devant les yeux ; se parler à l'intérieur ou ne rien se dire selon qu'on préfère ; observer de nouveau et voir différemment.

Cela, on le fait au seuil d'un bois dont le nom fait sourire. On s'arrête, donc, puis on entre et s'arrête encore de nombreuses fois. Cela, c'est divaguer dit-elle. Laisser place à ce qui parle en dedans plutôt que suivre les traits rouges et blancs ou verts et jaunes.

Un arrêt, parmi d'autres. Elle dit qu'il faut manger les jeunes pousses de sapin, car le goût est bon. Je songe que cerfs, biches et faons pensent sûrement de même. Alors je goûte et l'arbre croît dessus la langue jusque dans la gorge.

Elle dit qu'il y a des plantes qui appellent, et ces plantes-là ont sa préférence. Il y a l'aspérule, l'alchémille et la reine-des-prés, mais pas la centaurée – car il y a des plantes aussi qui repoussent ou qui ne parlent en rien.

Et de même pour les arbres. Elle dit qu'il y a des arbres-mâtres – un sapin situé dans le jardin est de ceux-là – et des arbres-mères, qu'on ferait mieux ne pas couper. Il y a des arbres qui poussent comme à plusieurs – les hêtres en font partie – et d'autres comme autant de solitaires qui croissent bien à l'écart.

Le jour se termine dans un autre bois, celui-là non loin de la maison. Peu de fleurs et pas de mousse, peu d'oiseaux mais un chemin qui monte vers le faite de la montagne. Elle dit qu'il n'y a pas à demander ici et que, ainsi que je l'ai noté par la suite, *la forêt accueille, laisse passer, parce qu'il n'y a rien à retenir.*



On a mis à bas les pieux, ces pieux-là qui portent les corps et les fusils les jours embués de chasse. On les a sciés comme on l'aurait fait d'un arbre mûr – et les pieux se sont alors souvenus qu'ils étaient cela auparavant, de hauts fûts plantés dedans le sol.

Les yeux sont multiples pour observer l'étrange tempête – je dis tempête, car c'est le mot qui s'invite devant les pieux ainsi mis à bas.

Il y en a qui s'empressent de relever les petits fétus de bois ; d'autres qui regardent à quelque distance et maugréent sans bruit ; d'autres, enfin, qui détournent le regard et la discussion – ça n'est pas là leur affaire et ils se contenteront de l'ignorer. Tous ceux qui composent ce qu'*il y a* ont sur le dos le vert des forêts, qui est aussi la couleur de l'Office. Et, parmi eux, j'observe et prends note. Mes yeux sont sur les pieux que j'ai dit mis à bas et tournés en dedans, aussi.

Je me souviens – quoique je ne l'ai pas vu – les arbres tombés l'année avant le siècle : autant de chablis qu'un homme ancien m'a dit avoir charrié six mois durant. L'homme ancien a traîné les troncs pendant toute son existence, il se rappelle les gestes avec précision, et il se souvient de cette année-ci plus que d'une autre.

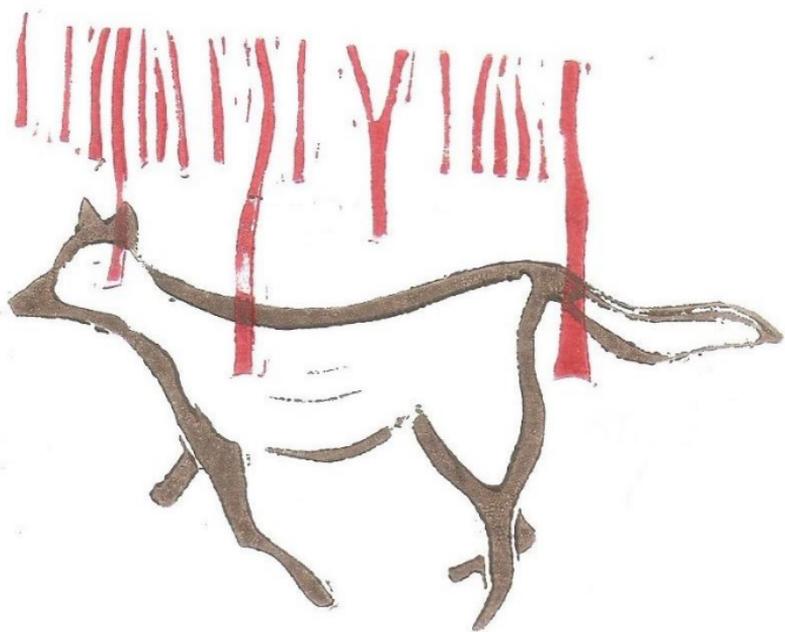
Les événements de même nature, survenus pareillement, n'ont pas marqué autant la mémoire. Pourtant, sûrement que ces forts coups que l'air imprime aux choses a eu une incidence égale. Et puis je me dis que la tempête n'est pas qu'affaire de souffle, de grêle et de vent – qu'elle arrive donc plus souvent qu'on ne le croit.

Je me dis que la tempête est aussi ce qui saisit un corps, animal, humain ou de métier, et que ce corps en est rendu tremblant, comme saisi.

Que le grand corps maigre de ceux qui cultivent la forêt, celui d'un Office qu'on ponctionne, frissonne des coupes à venir – celles-ci non plus dans les bois mais sur ses propres membres.

Que le grand corps déjà vieux, mais pas mort toutefois, de ceux qui cultivent les animaux – mais pas tous, certains, seulement – est transi des voix qui s'élèvent. Car certains s'en viennent dans les bois avec, dans un sac ou une poche, une scie, une hache à manche court, et on taille un mirador ou une chaise pour que tirer soit rendu impossible. Alors le grand corps déjà vieux entend ne pas se laisser faire, réagit, riposte et rétorque : c'est pour le bien de tous ce que l'on fait, et ce *tous* comprend ces bêtes que l'on tue ; c'est pour se souvenir de ce qu'est l'être humain ce que l'on fait, et être humain implique de découper la chair ; c'est pour que perdure la beauté des environs ce que l'on fait, et cela ne se passe pas des coups de feu au même titre que des coups de vent.

Je me dis que les deux grands corps, l'un tout maigre, l'autre très vieux, sont sujets à pareille méfiance. Et qu'il en va de même entre les deux : que l'un se méfie de l'autre comme l'autre se méfie de l'un.



Plus un bruit et sur le sol des branchages en pagaille. L'homme qui sciait s'en est allé ; seules les traces de son passage persistent. Parmi elles, je reconnais la semelle lourde, enfoncée loin dans la terre et les roues des engins qui font ornières sur les abords. Dessous, à peine recouverts, les ongles parallèles d'un sanglier, les pattes griffues et informes d'une marte, le croisillon léger d'un passereau dont la pitance se trouve au sol plutôt qu'en hauteur. À celles-ci s'ajoutent les miennes. Je les aimerais lestes, mais elles marquent tout autant.

Quelques pas de plus sur la piste. Au sol, les branches semblent amoindries, de même qu'un oiseau paraît menu dès lors qu'il ne vole plus, mais gît seulement. Si l'on s'en vient à pied, on lève les genoux haut. Et cela craque et cela feule sous la semelle qui s'abat. Si l'on s'en vient à vélo, on freine tout soudain, tourne sur la droite et emprunte une sente que l'on espère canal ou déviation. Puis le pied à terre car le sentier ne mène nulle part.

En ce jour, c'est un chien qui s'arrête le premier. Il divague au-devant, s'en vient et repart en courant selon qu'une branche lui est jetée ou rien. Une branche, donc, jetée d'abord à nos pieds par le vent ou la scie ou bien les dents d'un objet à moteur qui tronçonne. Une branche que l'on envoie, récupère dans la gueule et que l'on balance encore. Puis une autre branche qui contraint le jeu – car cette branche-là repose sur le chemin de tout son long.

Derrière le fouillis des rameaux, le chemin se poursuit mais se voit barré, encore. Du plastique tendu entre deux arbres indique l'objet de l'interdit : une course dans les bois. Un panneau ajoute : ne passez pas.

Aussi se voit-on contraint, et ce par deux fois. Le chien n'y comprend rien et, comme de coutume en contrebas, n'a que faire des clôtures et des barrières. Il s'élançe. J'hésite, mais le retiens. L'empêche. Le contrains.

Une femme m'a dit qu'en pareille cas, lorsque du bois gênait sur la route, elle faisait comme en son jardin : elle s'occupait d'en faire le ménage. Une brassée de menues

branches, celles-là mises en tas sur le côté et en vis-à-vis
un tas de feuilles qu'on laissera pourrir.

Les branchages et le plastique tendu entre deux arbres.
Autant de raisons pour s'en retourner – et le chien de
paraître contrarié.

Il était mort bien que debout, l'arbre. Il n'avait chu et ne vacillait point. On l'aurait pu dire de première jeunesse si ses feuilles étaient à ses rameaux plutôt qu'au sol ; si son écorce n'était faite tout entière d'un lichen aux teintes grises et bleues ; si replier la phalange pour y frapper, un peu, n'avait pour conséquence un son de caverne.

Oui, il était bien mort, l'arbre et oui, il se tenait roide. Ses branches sèches, raides rendues cassantes faisaient peine ; sa peau pâle, rongée par les grands cerfs faisait peine, tout autant ; maigres étaient ses racines et maigre sa silhouette dès lors qu'on prenait quelques pas de recul – et cela, pareillement, faisait peine.

Surtout, à ses pieds humides, sales et froids, des repousses en tout point son contraire. Des résineux en leur état premier. Des arbrisseaux dégouttant un jeune vert. Des cônes devenus arbustes et abroutis déjà par les ongulés de ce massif. À ses pieds, donc, avaient péri ceux-là destinés à le dépasser en volume, en taille et en beauté.

Alors le vieil arbre nu, mort déjà mais debout, cependant, se gardait-il de tomber tout à fait. Et la forêt d'en paraître reposée.



NOTES

Ce recueil est le fruit d'observations et d'entretiens effectués à l'occasion d'un stage de six mois auprès du Parc naturel régional du Vercors. Ce stage a donné lieu à un mémoire de master, dont certaines parties ont été introduites par les textes qui précèdent. Que le Parc, les encadrants et encadrantes ayant permis ce travail, ainsi que les personnes que j'ai eu l'occasion de rencontrer, se voient tous et toutes remerciés-es.

Seconde version imprimée par Numéricopie, Villard-de-Lans, en 200 exemplaires.

Linogravures originales, fabrication, été 2021.





